

Wilder Graves Penfield

MD, OM, CC, FRS

1891-1976

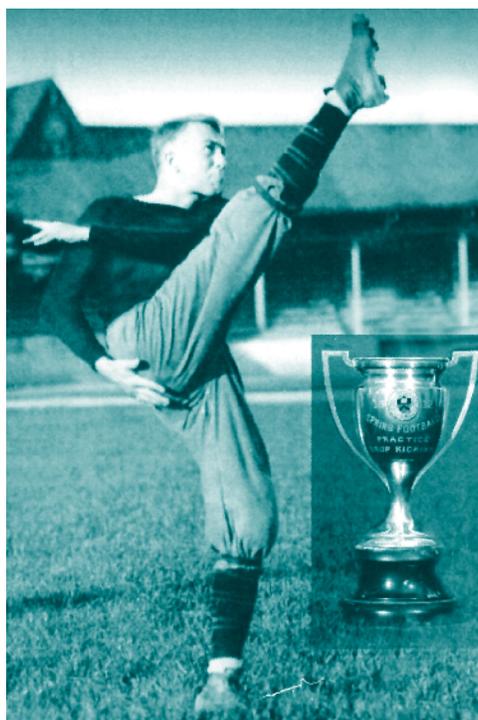
Auteurs : Kate Williams
et Wilder G. Penfield III



« La neurochirurgie est une terrible profession. Si je ne croyais pas que les choses allaient s'améliorer de mon vivant, j'en viendrais à la détester. » Wilder Penfield dans une lettre à sa mère, en 1921.

Premier neurochirurgien de Montréal et considéré par ses contemporains comme l'un des plus grands Canadiens de tous les temps, Wilder Graves Penfield est en fait né aux limites de la frontière américaine en 1891 et ne s'établira au Québec qu'à la fin des années 1920. C'est en 1929 qu'il fait l'acquisition d'une propriété à Bolton-Est, sur les berges de la baie Sargent du lac Memphrémagog.

Wilder grandit dans le Wisconsin. Il n'a que onze ans lorsque son père (avec qui il a peu de contacts) décède; néanmoins, il tient de lui une grande passion pour le plein air. En 1904, sa mère, Jean Jefferson, apprend l'existence d'une nouvelle bourse d'études de la fondation Cecil Rhodes à l'Université d'Oxford et décide dès lors que son fils devra tenter de l'obtenir. Pour être admissible, Penfield doit briller tant au plan académique qu'athlétique; il s'y prépare avec zèle en pratiquant le football et la boxe et en étudiant à l'Université de Princeton.



Penfield jouant au football à Princeton

Lors de son premier voyage en train vers l'est, il se lie d'amitié avec William Chester, autre natif du midwest américain qui se rend lui aussi à Princeton. Des décennies plus tard, sa fille cadette Priscilla épousera William Chester Jr. Aujourd'hui, leurs descendants séjournent encore fréquemment à la propriété familiale à Austin.

En juin 1917, Penfield épouse Helen Kermott, dont il était amoureux depuis leur adolescence. Fille et petite-fille de médecins, elle a grandi dans la même ville que lui, à Hudson, dans le Wisconsin. Leur union, qui perdurera jusqu'à la mort de Penfield en 1976, est un partenariat qui sera le fondement de sa réussite.

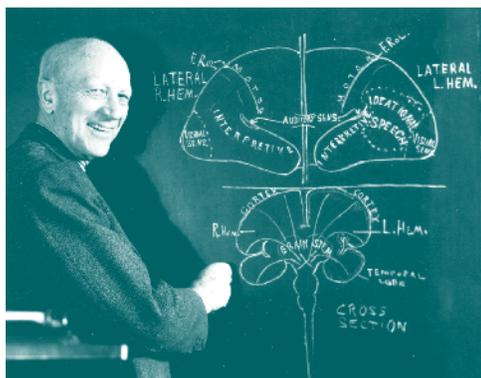
C'est pendant qu'il étudie à Princeton que Penfield décide de faire carrière en médecine, comme son père et son grand-père avant lui. Il en dira plus tard que « ça me semblait être le moyen le plus direct de bâtir un monde meilleur ». Boursier de la fondation Rhodes, il étudie à Oxford, puis ses voyages et sa formation le mènent en Espagne, en Allemagne, à New York et enfin, en 1928, à Montréal. Pendant ces années d'études et de pratique à parfaire ses compétences en neurochirurgie, il poursuit le rêve de fonder un institut neurologique qui réunirait, sous un même toit, des neurochirurgiens, des



Les jeunes mariés à Paris, alors bénévoles pour la Croix-Rouge

neurologues et d'autres scientifiques qui se consacraient tous à la recherche sur le cerveau dans le but ultime de développer des traitements de calibre mondial pour les patients. Il y parvient grâce au soutien de collègues et de bienfaiteurs visionnaires du Québec, des autres provinces du Canada et des États-Unis : l'Institut neurologique de Montréal (l'INM) ouvre ses portes, sous sa direction, en 1934, l'année même où il obtient sa citoyenneté canadienne. Une première en son genre, l'INM devient un centre de recherche, d'enseignement et de soins de renommée internationale, attirant des étudiants en médecine, des scientifiques et des professeurs de partout dans le monde. Sa prééminence sur le plan mondial perdure.

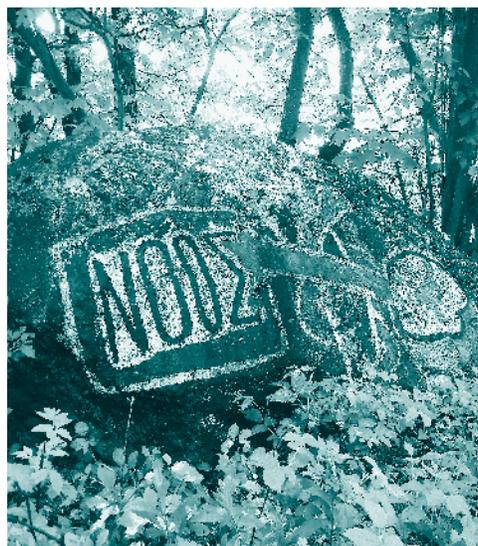
Dans les années 1950, l'INM est en pleine expansion et Penfield se concentre sur le traitement de l'épilepsie incurable. Il pratique une technique qui consiste à ouvrir le crâne de patients alors qu'ils sont sous anesthésie locale, mais pleinement conscients, et à stimuler différentes zones du cerveau de façon à pouvoir localiser la source du mal; dans bien des cas, il réussit à l'enrayer. Cette technique dite « de Montréal » permet à Penfield et à ses confrères de cartographier les différentes zones du cerveau et d'en identifier les fonctions. Les patients viennent de toutes parts; les honneurs et la gloire rejaillissent sur Penfield. On donnera son nom à des écoles et même à une grande artère de Montréal : l'avenue du Docteur-Penfield. On évoquera son nom et son œuvre dans des romans, des livres et des films.



« Voici comment je le vois... »

En 1961, à l'âge de 70 ans, Penfield prend sa retraite comme neurochirurgien et se tourne vers la littérature destinée au grand public. Il publie deux romans, deux recueils d'essais (l'un portant sur le thème des deuxièmes carrières et l'autre, sur la science, les arts et l'esprit) et un ouvrage semi-autobiographique sur l'INM intitulé *No Man Alone*. Avec Helen, il se rend en Chine – pays alors rarement visité par les Occidentaux – où il remet à Mao Zedong un film sur un autre médecin idéaliste de Montréal, Norman Bethune, que l'on vénère encore dans ce pays. Ils visitent également de nombreuses autres régions du monde où ils rencontrent des confrères en médecine et d'illustres personnalités, comme le Dalaï-Lama et Jawaharlal Nehru.

En 1965, parrainé par le gouverneur général George Vanier et son épouse, il est nommé président du nouvel Institut Vanier de la famille. L'Institut a pour mission d'étudier et d'encourager l'unité familiale comme pivot de la société moderne et de stimuler le débat public sur son importance. Si Penfield tire une grande fierté de sa propre famille étendue (qui à ce moment-là se réunit tous les étés à la propriété qu'ils appellent « Magog Meadows » au bord de la baie Sargent), il est néanmoins perplexe devant les jeunes et la période de turbulences qu'ils vivent et cherche tant bien que mal à les comprendre.



Pensée, corps et esprit : liés ou séparés?

Vers la fin de sa vie, son intérêt pour les questions philosophiques fondamentales devient plus marqué : il s'interroge sur la pensée créative, le jugement, le langage et le comportement, toujours en quête d'un fondement scientifique à l'âme. Quelques mois avant sa mort, il tente d'interpréter le lien entre la pensée, le corps et l'esprit en peignant trois images sur une grosse pierre en contrebas de la cabane qui abrite son bureau : le mot « esprit » en grec, le bâton d'Esculape et un cerveau humain marqué d'un point d'interrogation, le tout relié par des lignes suggérant une connexion. Mais à l'âge de 84 ans, lors de sa dernière visite à Magog Meadows, il se rend de nouveau à la pierre et coupe les liens à coups de peinture noire, comme en réponse à sa propre question.

Wilder Penfield décède le 5 avril 1976; son épouse, un an plus tard. Leurs cendres sont enterrées sur la propriété familiale. Dans la biographie de son grand-père, *Something Hidden*, Jefferson Lewis écrit : « C'était un scientifique qui n'avait pas peur de formuler des hypothèses audacieuses... À la fin de sa carrière en médecine, il s'est servi de sa notoriété comme d'une arme pour faire valoir ses convictions sur d'autres fronts. Cependant, malgré ses nombreux intérêts, il fut davantage un activiste victorien qu'un homme de la Renaissance : constamment à la recherche de causes, animé par le désir d'intervenir, le besoin de servir l'intérêt commun et la conviction qu'il avait quelque chose à contribuer ».



Sussex House, où Wilder et Helen ont élu domicile

Premières années à Bolton-Est (maintenant Austin)

Une tragédie maritime en 1915 aura une incidence profonde sur la vie de Penfield. C'est d'ailleurs ce qui l'amènera éventuellement à s'établir dans la région d'Austin.

En 1915, la France est ravagée par la guerre. Penfield interrompt ses études à Oxford pour se mettre au service de la Croix-Rouge, mais le traversier *Sussex* à bord duquel il franchit la Manche est torpillé par un sous-marin allemand. Il compte parmi les rares passagers qui survivent à l'attaque. Blessé, il est transporté en Angleterre où il passe sa convalescence chez Sir William Osler. Par coïncidence, Osler avait entrepris sa carrière comme enseignant à l'Université McGill à Montréal et sera un jour considéré comme l'un des pères de la médecine moderne. L'hospitalité des Oslers influence profondément le jeune homme; ce sera un moment marquant dans sa vie.

Des années plus tard, Penfield reçoit du gouvernement allemand une indemnisation financière pour l'attaque sur le *Sussex*. Cette rentrée d'argent inattendue permettra au couple d'acquiescer une propriété à la campagne.

En mars 1929, six mois après leur arrivée à Montréal, Helen remarque une annonce dans le journal : Ferme Manning à vendre sur la baie Sargent. Cet été-là, elle et Wilder passent du temps en camping aux abords du lac. Vers la fin d'août, ils font une promenade dans la baie Sargent, à bord du bateau à moteur d'un ami, et débarquent sur l'une des rares plages sablonneuses du lac. Ils apprennent que la plage est partagée entre deux fermes, dont la ferme Manning, toutes deux, semble-t-il, dans un état de dégradation apparent. C'est le coup de foudre.

Six mois plus tard, grâce à l'indemnité reçue pour l'attaque sur le *Sussex*, Wilder et Helen deviennent les heureux propriétaires de deux maisons de ferme délabrées, d'une grange, d'un chalet d'été en piètre état et d'une terre d'une superficie d'un peu moins d'un mille carré avec vues imprenables sur les montagnes, les champs et le lac.

Durant les premières années, les Penfield tentent d'exploiter les fermes avec l'aide d'un fermier local, Erick Jackson. Résolument optimiste, Wilder écrit à sa mère : « Avec 60 moutons et 18 vaches, la ferme se paiera d'elle-même ». Ce ne sera pas le cas.

« Magog Meadows » devient plutôt un refuge indispensable où l'on peut jouir du plein air, faire de la voile et de l'équitation, jouer au tennis; un lieu de rassemblement attrayant pour la famille, les amis et les confrères en médecine. On transforme en bureau une vieille cabane qui avait servi de laiterie et le docteur s'y installe presque tous les avant-midis pour écrire et réfléchir avant de passer à des activités plus physiques l'après-midi. Tout près, il aménage une allée bordée de colonnes menant à une version réduite de la tholos de Delphes, en Grèce, un endroit favorisant la pensée et la solitude. Aujourd'hui encore, la famille s'y rassemble régulièrement.



Le bureau de Penfield



L'allée et la tbolos



Penfield et son équipage au lac Memphrémagog, à bord de l'Astrocyte

Conjointement avec d'autres résidents d'Austin, dont Eric et Gordon Fisher et Sydney Lyman, il crée le Sargent's Bay Yacht Club. Des courses sont organisées toutes les semaines, ce qui tient les adeptes de la voile du coin bien occupés. Le club existe encore aujourd'hui.

Souvenirs de Wendy Penfield, descendante de troisième génération

« C'est sur leur ferme aux abords du lac Memphrémagog dans les Cantons de l'Est, que mes grand-parents ont semé la plupart des graines qui ont donné naissance à nos traditions familiales. Chacun des quatre enfants Penfield avait un chalet sur la propriété. Mes parents, mon frère et moi avons passé nos étés dans la grange convertie située à quelques pas de la grande maison.

« Quand nous étions enfants, notre royaume en campagne n'avait pas de limites. Les clôtures n'existaient que pour les vaches; le monde entier se prêtait à nos explorations.

« Nous étions libres : pas de devoirs, pas d'horaires. Pourtant, dans la maison juste à côté, vivait un couple qui recherchait avant tout une vie ordonnée... C'est avec curiosité que nous les regardions vivre cette existence étrange et réglée... Tous deux affectionnaient la routine, même en campagne – peut-être plus particulièrement encore à la campagne, où les jours ont tendance à se fondre si aisément l'un dans l'autre, comme dans un rêve. Ils déjeunaient à 8 heures tapant, avec les nouvelles de la CBC. Ils dînaient à 12 h 30, parfois sur la plage à même leur merveilleux panier de pique-nique. Le souper, à 19 h, était toujours un repas formel, même le dimanche (soir de congé de la bonne) lorsqu'ils mangeaient des flocons de maïs avec de la crème. Les autres soirs, il y avait du xérès dans la carafe en verre taillé, des chandelles, du verre ambré, de la salade servie sur des assiettes en faïence grecque, parfois de la tarte aux pommes avec de la crème sure et de la cassonade, des demi-tasses de café au coin du feu. »

Extraits de « Penfield Remembered » dans *The Review*, 1982

Partageant son temps entre la ville et la campagne, la famille Penfield – qui compte maintenant quatre enfants – prend

fréquemment le train de Montréal à Bolton-Sud où, en hiver, un fermier vient les prendre à la gare dans son traîneau tiré par des chevaux. En janvier 1934, alors qu'elle séjourne à la ferme, Helen contracte une pneumonie. Pendant quelques semaines, elle vacille entre la vie et la mort. Les chemins bloqués par la neige et le mercure qui plonge rendent tout déplacement de la malade impossible. Les médecins et les infirmières de Magog consultent des spécialistes de l'Hôpital général de Montréal et de l'Hôpital Royal Victoria. Un confrère de Wilder à l'INM, le docteur William Cone, nolise un avion pour se rendre chez les Penfield. Il atterrit sur la surface glacée du lac Memphrémagog, brave d'énormes bancs de neige pour atteindre la maison, fait des prélèvements sanguins d'Helen, puis s'envole de nouveau vers la ville. Après 19 jours de fièvre et de délire, l'état de santé d'Helen s'améliore suffisamment pour permettre qu'elle soit transportée à la gare par traîneau couvert. Jamais plus les Penfields ne viendront l'hiver à Sussex House.

Au-delà de la médecine

Dans *The Second Career*, le quatrième ouvrage qu'il publie au cours de sa propre seconde carrière, Wilder milite activement contre la retraite obligatoire, qu'il considère comme un gaspillage du potentiel humain. L'auteur Farley Mowat dira avec humour de ce livre, que c'est ce qui l'a inspiré à tâter de la neurochirurgie! La seconde carrière de Wilder ne fait qu'amplifier les objectifs de la première : il veut persuader les gens, les motiver à agir dans l'intérêt commun du monde entier.

Pour Wilder, la médecine est au-dessus de la politique. En 1939, il se joint à titre de représentant officieux du Canada, à une équipe de cinq médecins d'Angleterre et des États-Unis qui a pour mission de partager des découvertes et des technologies médicales avec l'Union soviétique. Durant le long délai bureaucratique qui précède le voyage, il fait un cours accéléré de russe avec sa fille Ruthmary comme tutrice. Quatre ans plus tard, il prend la décision encore plus controversée de partager son expertise avec la Chine qui, à l'époque, est dirigée par Tchang Kaï-chek et toujours en guerre avec le Japon.

Wilder considère que la famille est au cœur de la civilisation humaine; il prend donc très au sérieux ses rôles de chef de famille et de président de l'Institut Vanier.

Tôt partisan de la théorie voulant que le cerveau d'un enfant se renforce en présence d'un milieu multilingue, il ne questionne que la capacité du cerveau à tenir les langues séparées les unes des autres. Heureusement, il a des cobayes à sa portée : deux de ses enfants parlent en anglais avec leurs parents et en allemand avec leur gouvernante allemande à la maison, et dès l'âge de trois et quatre ans, en français à la maternelle. Dans *The Second Career*, il décrit comment dans la nursery avec leur gouvernante, il était parfaitement naturel d'utiliser le mot *bund* pour « chien ». À la maternelle, c'était « chien » et avec leurs parents, c'était *dog*. Il n'y avait aucune confusion, aucun effort extraordinaire, aucun accent étranger. Le changement de milieu suffisait à modifier le mode d'expression.



En route pour la visite annuelle au zoo de Granby avec les petits enfants en 1956. Les deux auteurs du texte, Kate et Wilder, sont à côté d'Helen.

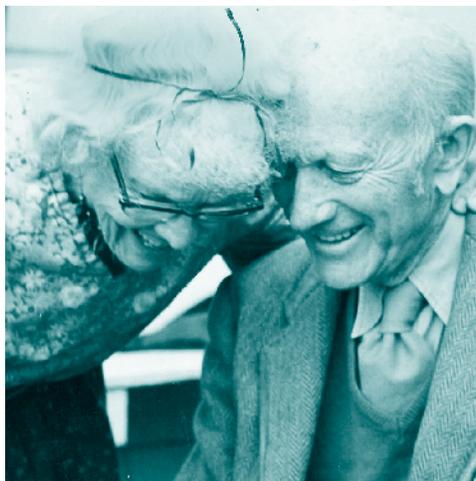
Cependant, pour Wilder, l'apprentissage de nouvelles langues requiert un gros effort; d'ailleurs, jamais il ne réussit à la maîtriser parfaitement. Néanmoins, il n'abandonne pas son rêve, non pas celui d'une langue universelle, mais plutôt d'une démarche vers la compréhension universelle.

Par ailleurs, Wilder croit fermement à l'enseignement moral. Bien qu'il compte essentiellement sur les mères pour inculquer des valeurs à leurs enfants, il commence lui-même, à la ferme, les dimanches, à relever des passages importants dans la Bible et à échanger sur leur sens et leur pertinence avec sa famille.

Aujourd'hui, ses descendants poursuivent la tradition. Bien que la Bible ne soit plus au centre de la majorité des discussions, le but demeure inchangé : la réalisation d'une plus grande inclusion, compréhension ou empathie. C'est d'ailleurs en grande partie à cette orientation vers l'idéalisme, catalysée par Wilder, que la famille doit sa cohésion.

La réserve naturelle Wilder et Helen Penfield

Au début des années 1990, les membres de la deuxième génération de la famille Penfield font don à l'Université McGill d'une grande parcelle de terrain issue des deux fermes originales, pour y établir la réserve naturelle Wilder et Helen Penfield. Le Centre de recherche en limnologie de McGill, qui jouit d'une renommée internationale, y aménage aux abords de la baie Greene un laboratoire de recherche qui se consacre à l'étude des lacs et des rivières d'eau douce en collaboration avec d'autres universités québécoises.



Helen et Wilder à Magog Meadows, dans les dernières années de leur vie

La famille crée également l'association *Meadowlark Beach Association* qui agit à la fois à titre d'intendants de la réserve naturelle et de gestionnaires des chemins, des champs et des plages que se partagent les descendants de Wilder et Helen.

Wilder Penfield dans ses propres mots

« Pour Helen et moi, Magog Meadows fut une séquence de rêves délibérés qui ont pu se réaliser. C'était, bien sûr, l'aventure en évolution perpétuelle d'une famille qui grandissait sur les berges d'un lac de montagne. C'est d'ailleurs en partie grâce à la propriété que nous en sommes venus à nous sentir Canadiens. Dès le début, elle était destinée à devenir un chez-soi qui vous appellerait tous à nous y rejoindre au fil des ans, génération après génération. De plus, elle s'est avérée un point d'ancrage important qui nous a retenus ici, alors même que Philadelphie et Cambridge et Oxford venaient tout juste de proposer de nouveaux défis professionnels ailleurs.

« Ce fut un heureux hasard que l'indemnité payée pour le *Sussex* nous tombe entre les mains en septembre 1928, juste au moment où nous arrivions à Montréal...

« Je me plais à penser que ces montagnes des Cantons de l'Est ne pourraient mieux contribuer à la prospérité du pays qu'elles ne le font en produisant des familles et des clans passionnés de sport, robustes, forts et réfléchis. Dans une perspective à long terme, ce n'est que par la réussite familiale que l'humanité peut aspirer au succès dans son projet : l'évolution d'une société meilleure. »

Wilder Penfield dans une lettre à sa fille Ruthmary Penfield Lewis, le 3 décembre 1975



Meadowlark à l'occasion du 85^e anniversaire

Les descendants Penfield et leurs familles au lac Memphrémagog en juillet 2014. Les célébrations d'une semaine marquaient le 85^e anniversaire de l'acquisition de la propriété à Austin par Wilder et Helen Penfield. Ces rassemblements, appelés « Meadowlarks », ont lieu tous les cinq ans. À l'été 2015, la famille comptait plus de cinquante descendants.



Sources principales

Archives de la famille Penfield

Bureau des communications, Institut neurologique de Montréal, Montréal, Québec, Canada

Jefferson Lewis, *Something Hidden, A Biography of Wilder Penfield*, Doubleday & Company, Toronto/New York, 1981.

W.G. Penfield, *No Man Alone, A Neurosurgeon's Life*, Little, Brown and Company, Boston, 1977.

W.G. Penfield, « The Neurophysiology of Speech and Some Educational Consequences » dans *The Second Career*, Little, Brown, and Company, Boston/Toronto, 1963, pp. 121-122.

Wendy Penfield, « Penfield Remembered » dans *The Review*, 1982, pp 26-27.

Remerciements

Le Conseil local du patrimoine d'Austin remercie très sincèrement Kate Williams et Wilder Graves Penfield III pour le temps et l'énergie qu'ils ont consacrés à la rédaction du texte et à la sélection des photographies dans leurs archives.

Merci aussi à Sandra McPherson, directrice des communications, INM.

Enfin, merci à la municipalité d'Austin pour son appui financier soutenu à la publication de dépliants historiques.

Texte : Kate Williams et Wilder Graves Penfield III

Comité de révision : Madeleine Saint-Pierre, Anne Wonham, Lisette Maillé

Photos : Institut neurologique de Montréal, archives familiales, Anne Wonham

Traduction : Renée Donaldson

ISBN 978-2-923381-18-3

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec, 2015

Dépôt légal : Bibliothèque et archives Canada, 2015

Réalisé par le Conseil local du patrimoine d'Austin, septembre 2015

Version électronique : www.municipalite.austin.qc.ca

Graphisme : Mathieu Godbout, dga, Comma Imagination

Impression : M. Leblanc Imprimerie